

est une grande fille maigre, avec des yeux superbes, des cheveux très noirs qu'elle porte toujours en bandeaux... Lorsqu'elle chante, en s'accompagnant de sa mandoline, ce qui est assez rare, sa voix n'a pas beaucoup d'étendue mais elle est très douce, très musicale...

—Et l'autre ? disait Gaston en frémissant.

—Le petit... ah ! dame il ressemble un peu à tous les petits garçons... Il est brun aussi, plutôt châtain, avec des yeux bleus... maigre aussi, gentil, l'air craintif... dame, il n'a pas toujours vécu dans la ouate depuis sa naissance...

Gaston, dans une colère inexprimable, tendit les poings vers le lac, en proférant d'effroyables menaces...

—La, tout à l'heure, oui, j'en suis certain, c'était eux, tu entends, Anspach !... Eux... la jeune fille, le petit garçon... elle avec sa mandoline et lui, qui ne la quittait pas... comme attaché à son ombre, s'abritant sous son bras...

—Eh bien, quoi ?... Vous les avez vus ? Vous savez où ils sont ?

—Tout à l'heure, là, près de moi, sur le bateau *La Ville-de-Genève*... La fille a joué, a chanté... je les ai vus... j'ai touché la main de la fille en lui faisant l'aumône... et l'enfant, oui, l'enfant, m'a dit merci... Et je l'ai laissé partir ?... Ah ! misère ! misère !!!... Où sont-ils ? Où sont-ils ?

Anspach avait enfin compris.

Il répliqua avec calme :

—Il ne s'est rien passé de plus ?

—A bord de la passerelle... la mère a été touchée par la grâce de l'enfant... et elle l'a embrassé... comme une folle...

Le misérable avait baissé la voix.

On eût dit qu'il avait horreur de son crime... Cela dura peu.

—En ce cas, dit Anspach, voulez-vous un bon conseil ?

—Parle !

—Ne cherchez pas Magdeleine et le petit à Genève... pas plus que je ne les y chercherai moi-même... Magdeleine et lui ont dû suivre des yeux la belle dame qui venait, envers deux mendiants comme eux, de montrer tant de tendresse... Ils vous ont vus, tous deux, monter en voiture. Ils ont dû vous en voir descendre et comme, moi, j'étais sur le trottoir de face, me proposant d'aller le soir même au Palais des Roses et n'espérant guère vous rencontrer ici, ils m'ont aperçu à mon tour... Voilà pourquoi je vous ai dit : ne cherchez pas, vous perdrez votre temps... ils ont déjà déguerpi !

—Et je suis obligé de partir...

—Pour longtemps ?

—Quelques jours seulement, à Paris, où j'accompagne ma belle-sœur.

—Je tâcherai de retomber sur leur piste...

—Je serai au Palais des Roses lundi. Donne-moi rendez-vous aux environs... Il faut retrouver l'enfant à tout prix... tu comprends ? Anspach eut un sourire silencieux.

Il secoua la tête :

—Non, je ne saisis pas ce que vous entendez par : à tout prix...

—Mort ou vivant... brute ! et plutôt mort...

Anspach, pour la seconde fois, secoua la tête.

—Vous avez dit : à tout prix... c'est un terme trop vague...

—Il y a cinq ans, je t'ai donné vingt mille francs comptant pour une mission que tu n'as pas remplie...

Anspach se rapprocha et glissa à l'oreille de Gaston :

—Promettez-m'en le double aujourd'hui... et je la remplirai...

—Soit. Je promets... mais j'exigerai une preuve...

—La preuve, vous l'aurez...

—Laquelle ?

Un mot tragique tomba, très bas murmuré, des lèvres du colosse :

—Le cadavre !...

Dix minutes après, à la gare, Gaston rejoignait Mme de Pervençère. Le train allait partir. Il prit son billet et ils montèrent dans un compartiment.

C'est alors seulement que Blanche s'aperçut que le jeune homme était d'une pâleur mortelle.

—Vous souffrez ?

Il balbutia quelques mots. Il détourna les yeux, n'osant point regarder cette malheureuse mère dont il causait les tortures morales.

Et s'accotant dans son coin, il fit semblant de dormir.

Mais il ne dormait pas. Et, chose étrange ! ce fut presque le rêve de Blanche qu'il refusait ainsi, lui-même éveillé... Il y avait trois fantômes qui flottaient au-dessus de sa tête... trois âmes animant trois corps qu'il avait cru pousser dans le sépulchre, à jamais : Renaud, son frère, qui criait vengeance !... Georget, qui l'accusait ! Et la mystérieuse fillette sauvée d'un crime, au fond des gorges du torrent ! ! !...

Il avait cru tuer tout cela !... Et tout cela vivait ! !

Dès le lendemain, à la pointe du jour, Georget — car c'était lui — et Magdeleine quittaient Genève à pied. Le premier bateau partait à cette heure-là, mais ils n'eurent garde de le prendre. Ils pouvaient, en effet, s'y rencontrer avec la bande de Thomas Anspach. Le temps était très beau ; le ciel clair. Ils ne craignaient pas la marche. Magdeleine, pourtant, se fatiguait vite, mais, courageuse, elle cachait sa souffrance à Georget et ne s'arrêtait pas.

Parfois, quand la torture de sa pauvre poitrine était trop forte, elle admirait quelque coin de paysage :

—Regarde, Bernard, comme c'est beau...

Et elle s'asseyait sous prétexte de jouir un peu de ce spectacle. Puis quand les brûlures de la poitrine avaient disparu, elle reprenait sa marche énergique en cachant sa détresse. Car elle se sentait tous les jours plus faible.

—Aux premières neiges, se disait-elle, je m'en irai.

Elle ne redoutait point la mort, mais le sort de son petit Bernard, abandonné sans défense, l'épouvantait.

Ils sortirent donc de Genève sans encombre. Et pendant les jours qui suivirent, ils visitèrent successivement Evian, Villeneuve, Aigle, Bex, Saint-Maurice. Là, ils s'arrêtèrent pendant quelques jours afin de se reposer. Puis, la saison s'avancait. Dans une quinzaine de jours brusquement, presque sans transition, ce serait l'hiver. Ils résolurent de ne point pousser plus loin dans les stations de la Suisse et de ne pas donner suite à leur projet de revenir en Savoie par Chamonix. Les premières rigueurs de la saison mauvaise devaient avoir chassé les grimpeurs des Alpes, du joli village si peuplé, si animé trois mois d'été.

Leur séjour à Saint-Maurice fut plus long qu'ils ne pensaient, car Magdeleine se sentit tout à coup incapable du moindre effort, elle si vaillante.

Cette faiblesse surmontée, ils partirent, craignant d'être bloqués par les neiges dans ce coin où ils n'auraient trouvé nulle ressource pour vivre.

En ce temps-là, il n'y avait point de routes encore en cette région que desservait seulement, de village en village, des sentiers étroits au travers des roches et des chemins de mulets.

On était à la fin de septembre ; le froid était très vif déjà, et depuis plusieurs jours de gros nuages couleur de cuivre roulaient dans le ciel. Les montagnes, jusqu'à mi-côte, étaient déjà couvertes de neige et bientôt la neige allait descendre encore et ensevelir, pour sept ou huit mois de l'année, les villages dispersés dans les vallées.

—Il faut partir, Bernard, il faut partir, avait dit Magdeleine.

Et ils s'engagèrent dans la montagne, sur le sentier qui devait les conduire à la route par laquelle ensuite, aisément, ils gagneraient Martigny : de Martigny, ils suivraient la vallée du Rhône.

Mais il n'avaient pas quitté Saint-Maurice depuis trois heures que le ciel, de plus en plus sombre, se fondit tout à coup en une tourmente de neige. De la neige sous leurs pieds, sur leur tête, autour d'eux, pénétrant leurs vêtements et dont ils furent glacés, aveuglés ; en quelques minutes il y eut une couche de neige sous laquelle disparut le sentier muletier qui les guidait. Ils se perdirent, essayèrent de se retrouver et bientôt ce ne fut plus, autour des pauvres enfants, qu'un énorme chaos de rochers blancs de neige, mystérieusement redoutables. Magdeleine, à chaque pas, trébuchait, tombait. Elle se relevait à grand-peine...

Parfois, si fatiguée, si malade, elle refusait de se relever.

—Non, Bernard, j'aime autant mourir ici...

Elle ne reprenait courage que sous le reproche de l'enfant :

—Et moi, Magdeleine, qu'est-ce que je deviendrais sans toi ?...

Elle se redressait alors, le visage aussi blanc que cette neige qui tombait.

Et elle se remettait en marche. Ils crurent rencontrer un sentier qui dégringolait sur une pente assez douce. C'était bien un sentier, en effet, mais qui, au lieu de les rapprocher de Martigny, faisait un coude sur leur droite et les en éloignait. Ils marchèrent encore longtemps.

Pas un berger, pas un être humain, personne !

Magdeleine s'affaissa, le dos contre une roche, elle pleurait.

—Je me sens mourir, mon Bernard...

Il se précipita dans ses bras. Elle était si glacée qu'on l'eût crue morte, déjà. Et ses grands yeux se creusaient étrangement, perdaient leur lumière, devenaient fixes, vitreux...

L'enfant vit cela. Il eut peur, d'instinct, devant cette chose terrible qu'il ne connaissait pas, pourtant, et qui était la Mort !

Il éclata en sanglots... Et ces sanglots ranimèrent la jeune fille.

—Je te fais de la peine... balbutia-t-elle, les lèvres lourdes... Ce n'est pas ma faute... attends... je vais essayer de marcher encore...

Et elle se remit debout.

Ils avaient eu soin d'emporter quelques provisions. C'était Georget qui les avait sur l'épaule dans un havresac.

Il tira une gourde à demi-pleine de vin.